GUIDE D'INSPIRATION SUR LA **MISE EN RÉCITS** BASÉE SUR L'APPROCHE SYSTÉMIQUE

UNE EXPÉRIENCE SPÉCIFIQUE POUR LES TERRITOIRES EN TRANSITION

TERRA LAB
TERRITOIRES
TRANSFORMATIONS
RÉSILIENCES

Avec le soutien de la Wallonie

PRÉAMBULE

TerraLab est **un laboratoire du changement, une dynamique**, proposant le questionnement et la mise en mouvement des territoires en dynamisant leur transition écosystémique* et leur résilience* dans le but de les rendre plus aptes à se transformer.

TerraLab vise à féconder **une nouvelle culture, un changement de posture et de pratiques** des acteurs face aux enjeux locaux environnementaux, sociaux et économiques dans une époque volatile, incertaine, complexe et ambigüe.

TerraLab intègre la complexité liée à la transformation de notre société et de nos territoires dans ses méthodes d'animation et de facilitation vers une durabilité profonde, systémique* et vivante.

TerraLab cherche à insuffler le désir de construire un imaginaire commun en stimulant **les mises en récits**, sur base de ce qui suit.

L'équipe TerraLab fonde son travail sur base des apports théoriques et méthodologiques de Pierre van Steenberghe – Canopée Design issus de l'approche du changement systémique* (au sens des systèmes adaptatifs complexes) et des principes du Vivant, renforcés par les expériences et les compétences d'animation territoriale de Vincent Laviolette – RATaV.

VINCENT LAVIOLETTE

vincent.laviolette@ratav.org
+ 32 4 72 07 45 133 ou + 33 6 41 90 01 38

Rôles : Fort de mon expérience, ce qui m'anime aujourd'hui est de mettre en réseau, accompagner et valoriser l'expertise de toutes les parties prenantes d'un territoire afin de les inciter à collaborer et créer des partenariats innovants, de favoriser l'émergence de la culture du changement et ainsi les aider à s'engager sur la voie d'une transition écologique, sociale, économique et culturelle ainsi que de la résilience.

PIERRE VAN STEENBERGHE

pierre@canopeedesign.be
0476/99.52.26

Rôles : Fort de multiples référentiels théoriques et de mes expériences, je porte un esprit de questionnement. J'observe l'invisible, les structures et les connexions, avec un désir de susciter une mise en mouvement systémique face à l'urgence de réinventer notre futur, et une intention d'activer un changement au service de la vie. Au travers de CanopéeDesign.be, je nourris TerraLab d'idées et de concepts, d'approches méthodologiques et d'outils pour dynamiser et redimensionner l'analyse, la réflexion et l'apprentissage au changement. Je défends une approche de transition écosystémique et une résilience surtout adaptative et transformative.

[1] Un (*) renvoie au glossaire en fin de document.

TerraLab est une recherche action financée par la Région wallonne depuis janvier 2022 dans le cadre de ses stratégies de développement durable, de transition et de résilience. La particularité du projet est qu'il a pour objectif de mettre en place un processus expérimental, différent, non-institutionnel et en dehors de tout champ disciplinaire spécifique.

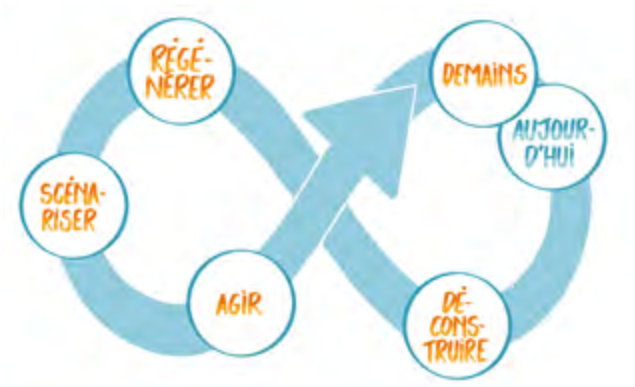
Ayant débuté sur le territoire francophone de l'arrondissement de Verviers, **TerraLab** a été initié par le Réseau Aliment-Terre de l'arrondissement de Verviers et Canopée Design.

Après une première année d'exploration avec une quinzaine d'acteurs du territoire, l'objectif en 2023 a été essentiellement de :

- Accompagner et développer les compétences des acteurs de changement du territoire
- Enclencher un processus de mise en récits du territoire de l'arrondissement de Verviers
- Augmenter la dynamique de transition territoriale

C'est à l'issue de cette seconde année d'existence que ce guide d'inspiration a été réalisé, sur base de nos recherches, apprentissages et expériences.

Un des principes d'action de TerraLab est de ne pas recréer une organisation possédant sa propre structure juridique, mais plutôt de miser sur une association organique de différents acteurs.
Si TerraLab a été initié par le RATaV et Canopée Design avec un ancrage territorial fort sur l'arrondissement de Verviers (Belgique), l'idée est que progressivement d'autres acteurs rejoignent et enrichissent la dynamique, et aussi de s'étendre à d'autres territoires.



TerraLab 2023

Editeurs responsables : **Pierre Van Steenberghe** (Canopée Design) et **Vincent Laviolette** (Réseau Aliment-terre de l'arrondissement de Verviers)

Rédaction : **Pierre van Steenberghe** et **Vincent Laviolette**

Illustration : **Pauline Vidal** visuality

Graphisme et mise en page : **Arno Polet** (RATaV)

Crédits photos : **TerraLab - Shutterstock**

Financement : **Service public de Wallonie** Avec le soutien de la Wallonie

TERRA LAB TERRITOIRES TRANSFORMATIONS RÉSILIENCES

TABLE DES MATIÈRES

Vous pouvez naviguer dans le document en cliquant sur le titre qui vous intéresse.

Contextualisation 5

Pourquoi ce guide d'inspiration 5

À qui est destiné ce guide 6

TerraLab 6

La mise en récit 6

Pourquoi 6

C'est quoi 8

Par qui (et qui manque) 9

Pour qui 11

Pour quoi 11

Et les projets alors ? 13

Notre cheminement en guise d'inspirations méthodologiques 14

Introduction 14

Dé-Construire 16

Régénérer 18

Identité racine – identité relation 18

Biorégion – territoire vivant 19

Territoire objet – territoire sujet 20

Scénariser 22

Initier la prospective 22

Construire des scénarios 23

Agir 25

Approche basée sur les scénarios et nos postures 25

Approche stratégique basée sur les narratifs 26

Faire que cela compte 28

Cultiver le temps long 29

Mini-glossaire 31

Bibliographie 31

Références 31

Autres projets, que l'on a repéré et qui nous ont inspiré 32

CONTEXTUALISATION

Pourquoi ce guide d'inspiration

Notre monde bouge, à la fois trop et pas assez vite.

Trop, car nous avons réalisé ce que d'aucuns savaient : le monde global est depuis quelques décennies extrêmement interconnecté et interdépendant, ce qui a fini par le rendre fragile. Le modèle mondial a généré des déséquilibres et des injustices socio-économiques et socio-écologiques qui ont même commencé à impacter presque toutes celles et tous ceux qui se pensaient chanceux, intouchables, préservés. Le reste du monde le savait déjà.

Pas assez, car si l'urgence est bel et bien là, nombreu·se·x d'entre-nous ne changent pas grand-chose à leurs habitudes et pratiques. Une frange aisée et détenant un grand pouvoir de changement, partout dans le monde, continue de se penser à l'abri, ce qui pourrait être le signe d'un biais cognitif. Alors que les objectifs du développement durable peinent à montrer leurs effets, on adapte le système sans viser sa transformation. Pire encore, la « transition écologique », qui nous semble généralement évoquée de façon trop restreinte et dualisante, crée des oppositions : le bien et le mal faire, l'ancien et le nouveau, les écologistes et les autres, etc.

Ces perturbations antagonistes créent du brouillard et des dissonances quant aux choix et aux orientations à privilégier, et pour beaucoup de l'éco-anxiété. Tous les jours, des livres sont écrits, des documentaires ou des émissions de radio réalisés sur ces sujets. Mais cela ne suffit visiblement pas à changer la donne. Sur base de ces constats, et travaillant au changement systémique* au sein des territoires, TerraLab a voulu explorer l'angle des récits car il semble encore peu exploré dans l'équation du changement systémique.

> « LE BUT DU CHEMIN EST LE CHEMIN LUI-MÊME, UN DÉPLACEMENT SANS FIN QUI DEVRAIT NOUS CONDUIRE NON QUELQUE PART MAIS AILLEURS. »
> *PATRICK LEVY*

Ce guide d'inspiration est le fruit d'un travail de recherche et d'expérimentation d'une année mais ne se prétend pas exhaustif. Il ne répondra pas à toutes les questions. Il n'exploitera pas tous les possibles du sujet. Il vise humblement, d'abord, à ouvrir un regard sur le champ émergent de la mise en récit comme outil, et même levier stratégique de changement dans un monde en besoin de transformation. Le récit comme axe singulier, intentionnel et complémentaire à la communication habituelle des acteurs territoriaux. Nous partons en effet de l'idée que les histoires qui nous ont longtemps servis, bien qu'elles étaient peut-être pertinentes dans un monde plus simple, semblent désormais incomplètes et inadéquates au vu de la complexité croissante et des changements en cours et nécessaires. Ce manque d'histoire se traduit par un manque de direction, et un manque d'adhésion. Au fil de l'eau, ce document racontera, comme un cas parmi d'autres, une expérience menée sur un territoire au grand potentiel qui, pourtant, ne se raconte pas encore, ni positivement, ni collectivement.

Sans projet ni vision collectifs, et composé d'entités aux spécificités propres, l'arrondissement de Verviers ne se vit pas, ne se raconte pas. TerraLab a pourtant choisi de travailler sa mise en récit afin de le révéler au travers des points communs et des liens qui existent entre les acteurs des « sous-territoires », d'identifier les leviers et les aspirations pouvant les réunir et ainsi déboucher sur une identité-relation spécifique, permettant l'affirmation du « Je » du territoire indispensable pour enclencher une collaboration pleine et positive avec les territoire voisins.

Et ainsi passer du « Je » au « Nous ».

L'approche de la mise en récits proposée ici par les auteurs, qui n'en sont pas des spécialistes que ce soit sur le fond (structure, composantes, etc.) ou sur la forme (livre, article, vidéo, poésie...), se base sur le changement systémique (approche méthodologique du system change) et le développement territorial. Ce guide propose donc une réflexion sur base des outils utilisés et spécifiques à leur démarche certainement complémentaires à ce qui peut se trouver ailleurs. D'autres éléments existants et identifiés sur la mise en récit, mais peu ou pas développés ici, sont référencés en bas de page ou dans la bibliographie.

À qui est destiné ce guide

Ce guide est potentiellement destiné à de nombreux acteur·rice·s. Celles et ceux qui travaillent la durabilité, la transition, ou en conscience le changement systémique. Celles et ceux qui font de l'animation territoriale en général ou autour d'enjeux spécifiques. Les acteur·rice·s culturel.le.s et même peut-être des spécialistes des récits.

Clairement, il est destiné à celles et ceux qui se questionnent sur l'impact de leur action, qui aiment expérimenter et diversifier leurs approches... et par conséquent qui peuvent et acceptent de prendre le temps nécessaire pour le faire.

En particulier, nous espérons qu'il intéressera des acteur·ice·s de terrain désireu·se·s de s'outiller et qui auront à cœur d'adapter ces contenus pour les expérimenter avec des publics diversifiés, pour les emmener à leur manière dans leurs mises en récits et celles de leurs territoires. Vous comprendrez pourquoi en avançant dans la lecture...

LA MISE EN RÉCIT

Pourquoi

De multiples chercheur·se·s et auteur·rice·s, tels que Nancy Huston ou Yuval Noah Harari ainsi que de nombreuses associations et universités, ont réfléchi et exploré la question qui nous occupera ici et le résultat est clair : « ***l'humanité est une espèce fabulatrice*** », et comme nous le savons toutes et tous, depuis la nuit des temps, et singulièrement avant l'apparition des écritures, nos passés, nos présents et nos futurs se contaient. Le récit est à la fois un vecteur de mémoire (du passé) et de rêve (du futur). Troubadours et poètes, ménestrels, griots, chamans et autres raconteu·se·r.s ont donc construit et nourrit nos esprits depuis la nuit des temps. Pour le meilleur, et pour le pire.

Raconter une histoire, c'est relater des faits réels ou inventés dans un certain ordre. L'imaginaire est cette première structure psychique et cognitive par laquelle et à travers laquelle nous percevons, nous nous souvenons, nous anticipons l'avenir et tentons de nous éclairer sur l'origine et la fin de toutes choses, pour exorciser la mort par l'accroissement de sens. Raconter, c'est aussi nous mettre en relation. Si malgré sa relative fragilité l'homme a pu s'imposer au point de devenir le maître (relatif) du Vivant, c'est notamment grâce aux mythes et aux histoires qu'ils s'est raconté et qui ont été de véritables catalyseurs dans la construction collective de sens.

L'excellent document sur « *La Mise en récit(s) de vos projets de transition* » du CERDD qui nous a beaucoup inspiré au départ, nous dit que Michael White, travailleur social australien, inventeur de la « *Thérapie narrative* » développe l'idée que la vie des personnes est organisée et structurée par leur histoire. ***Autrement dit, les histoires qu'on raconte ont une fonction structurante et déterminent notre rapport au monde. Et non l'inverse !***

« SI NOUS NE DISPOSIONS PAS D'HISTOIRES AUTOUR DESQUELLES NOUS FÉDÉRER, NOUS N'AURIONS NI ETATS, NI MONNAIES, NI ENTREPRISES, NI CIVILISATIONS. AUCUNE SOCIÉTÉ HUMAINE, DANS SA COMPLEXITÉ NE POURRAIT EXISTER OU FONCTIONNER. »
CYRIL DION

Les histoires façonnent donc la manière dont nous comprenons le monde, la place que nous y occupons et notre capacité à le changer. David Cotton nous dit : « ***Changez l'histoire et vous pouvez changer l'avenir*** », et cela nous a encouragé dans notre exploration.

Car qu'en est-il aujourd'hui ? Quelles sont les histoires que l'on nous et que l'on se raconte encore ? Si les histoires nous nourrissent, qu'en faisons-nous, ou plutôt que pourrions-nous en faire ?

Comme expliqué, TerraLab fonde son travail sur l'approche systémique, non pas limitativement dans son sens commun de « tout est lié », mais dans son sens étymologique (et en lien avec la théorie générale des systèmes), qui « vise à définir, étudier, ou expliquer tout type de phénomène comme un système » (Wikipédia), en l'occurrence des 'systèmes adaptatifs complexes'.

Dans le champ de pensée et de pratique de la systémique, une personne singulière compte particulièrement quand il s'agit de la durabilité, et donc de la transition : Donella Meadows, co-autrice du Rapport sur les limites à la croissance de 1972 . Elle a écrit et grandement participé à la conceptualisation de l'approche systémique, et en particulier dans une perspective de changement et donc en tant qu'outil stratégique. Dans ce cadre, elle a notamment conceptualisé 12 leviers d'actions permettant de créer du changement dans les systèmes complexes. Or les deux leviers qui ont le plus de puissance, concernent les modèles mentaux, les croyances et les paradigmes, qui alimentent le fonctionnement des systèmes complexes. Par exemple, « *ma voiture, ma liberté !* » l'individualisme, la propriété privée, etc., ont nourrit le développement de notre modèle de mobilité. Créer le changement impliquerait dès lors de s'intéresser aux récits comme outil stratégique de changement systémique.

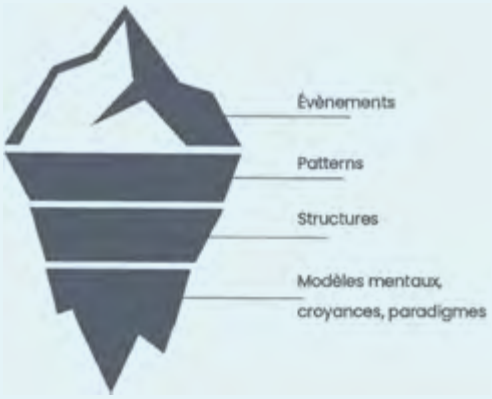
---

[2] www.cerdd.fr

[3] Les Limites à la croissance (The Limits to Growth) — connu sous le nom de Rapport du club de Rome, ou encore de Rapport Meadows, du nom de ses principaux auteurs, est un rapport commandé par le club de Rome et publié en 1972. Des mises à jour ont été publiées en 1992, 2004 et 2012. C'est une des références des débats et critiques qui portent sur les liens entre conséquences écologiques de la croissance économique, limitation des ressources et évolution démographique.

Lors de la démarche de mise en récits de l'arrondissement de Verviers, les participant.e.s ont particulièrement apprécié la décomposition de leur façon de raconter, sous la forme d'un iceberg, un outil de diagnostic systémique.

Tout en reconnaissant que son appropriation n'est pas évidente, ils ont souligné l'intérêt d'identifier les différents niveaux de lecture systémique de leurs récits en identifiant les nombreuses croyances qui sont à la racine de nos récits, de nos systèmes, de nos enjeux...



Mais le récit, ce n'est pas du storytelling ?

Oui et non ! Le storytelling est un outil marketing permettant de susciter des émotions comme ressort de l'adhésion des consommateur·rice·s.

Comme le proposent de multiples approches méthodologiques que nous avons explorées, la mise en récits que nous discutons ici s'intéresse plus profondément aux perspectives de changement sociétal du storytelling, notamment car elle :

- invite à se questionner et se détacher, en partie au moins, des récits existants sur un territoire, particulièrement lorsqu'ils sont nourris d'histoires venues de l'extérieur et inévitablement truffés de croyances réductrices, homogénéisantes, limitantes... ;

- se construit sur une meilleure compréhension des spécificités du territoire comme sources de potentiel en termes de futur social, écologique et économique commun ;

- honore la capacité des individus à être auteur·e.s de leur propre vie ;

- suggère de revoir la fonction des récits, de les mailler et de les relier par capillarité, comme source de rassemblement .

Ella Saltmarshe, fondatrice du Long Time Project[4] à Londres, qui vise à galvaniser l'imagination du public et l'action collective nous dit : « *L'histoire possède de nombreuses qualités différentes qui la rendent utile pour le travail de changement des systèmes. C'est une voie directe vers nos émotions, et donc importante pour la prise de décision. Elle crée du sens à partir de patterns[5] . Elle donne de la cohérence aux communautés. Elle engendre l'empathie au-delà des différences. Elle permet de se sentir probable d'une manière que nos esprits rationnels ne peuvent pas comprendre. Lorsqu'il s'agit de changer les valeurs, les mentalités, les règles et les objectifs d'un système, l'histoire est fondamentale.* »

C'est quoi

Souvent on confond la mise en récits avec les productions qui en découlent : un article, un livre, un film, etc. Or, il est avant tout question, comme le suggère le CERDD, d'une dynamique de dialogue, animée dans la durée, entre porteur·euse·s d'histoires, parfois contradictoires. Cette dynamique est essentielle, car elle sera garante de la qualité des récits et de leurs portées.

---

[4] https://www.thelongtimeproject.org/

[5] Pattern est un mot anglais difficile à traduire pour lui rendre toute sa profondeur. Laura Winn en explique la complexité dans un excellent article sur medium.com. Commencez par imaginer un pattern en deux dimensions sur un papier peint des années 60, avec un motif qui se répète. En trois dimensions, pensez à une feuille composée de fougère. En quatre dimensions, incluez le temps. Nos comportements humains, la construction de notre occupation de l'espace, nos relations, et le fonctionnement des systèmes complexes sont remplis de patterns, auxquels les systémiciens vont donner une attention particulière.

Au cours de notre démarche sur l'arrondissement de Verviers, nous avons dès le départ mis l'accent sur le processus et la pratique, en invitant par exemple les participants à identifier une série d'éléments qui contribuent à la mise en récits de leur territoire alors qu'ils ne sont en général pas considérés comme tels :

- En les invitant à réfléchir aux mots, anecdotes, faits d'histoires, de géographies ou de cultures, les métaphores, etc. qui caractérisent et rendent l'histoire locale tangible.

- En les amenant à identifier les protagonistes, les personnages centraux, les évènements culturels... autant d'éléments qui alimentent les récits parce qu'en agissant sur le territoire iels le racontent... mais le plus souvent inconsciemment.

En outre, en les invitant à réfléchir à la mise en récits de leur projet, ils en sont arrivés à questionner leur trajectoire et à comprendre que celle-ci évolue au fil du temps, ce qui peut influencer leur raison d'être, leurs principes d'action,... Envisager la mise en récits de la sorte induit là aussi une prise de conscience qu'il s'agit de bien plus que la seule production de délivrables.

La mise en récits (que nous mettons à dessein au pluriel et sur quoi nous reviendrons) est donc, dans notre contexte, avant tout :

- **une pratique** : on acquiert des logiques, des références pour nourrir sa compréhension ;

- **et un processus** : partie intégrante du changement, elle doit permettre d'ouvrir des espaces de dialogue comme nous le verrons plus loin.

Le CERDD indique en outre plusieurs pièges à éviter et nous tenons à en souligner deux en particulier :

- L'écueil de la propagande : il n'y a pas un récit mais des récits. L'approche narrative est un levier pour faire émerger des récits alternatifs, contradictoires, à côté de récits dominants qui nous sont « imposés ». À cet égard, la mise en récits est consubstantielle de la démocratie participative parce qu'elle crée les espaces d'expression, de partage d'expériences et de confrontation des points de vue.

- Le risque d'exacerber une culture identitaire exclusive : en particulier peut-être dans le cadre de l'approche biorégionaliste (voir infra) que nous utilisons pour alimenter les mises en récits territoriales, le risque du repli identitaire est présent. Ce serait pourtant une mauvaise lecture de cette approche qui considère le territoire comme un système vivant, en interrelation et interdépendances avec d'autres territoires.

Par qui (et qui manque)

Comment raconter en respectant l'ensemble des points de vue et des ressentis ?

Pour peu que cela soit vrai et que les histoires aient pu être justes pour toutes et tous, dans un monde plus simple nous pouvions avoir un leader avec une histoire qui nous disait dans quelle direction aller. Mais les solutions durables dans un monde complexe exigent désormais que nous envisagions autrement la collaboration pour réaliser collectivement le changement et cocréer des futurs possibles.

Au fur et à mesure que la complexité augmente, la capacité d'une seule organisation ou d'un seul individu à conduire le changement se réduit. Sans histoires pour donner un sens au monde, nous ne pouvons pas agir de manière cohérente. Ainsi, une initiative de changement de système doit impliquer la construction de

nouvelles formes légitimes de récits qui rendent le monde compréhensible pour les personnes impliquées. Si seul·e·s quelques-un·e·s l'envisagent et le créent, il ne fonctionnera que pour une partie limitée de l'humanité. Une méthode qui permette aux gens d'explorer le futur de manière ouverte, en créant collectivement un avenir qui leur appartient et dans lequel ils sont engagés, nous semble donc nécessaire. La mise en récits de et par tous les acteurs est à ce titre essentielle car elle crée les conditions d'une intelligence collective, d'une pensée systémique, d'un mode de fonctionnement plus transversal.

L'histoire et les récits des territoires doivent permettre aux gens de reconnaître leur interdépendance et créer une identité commune, une identité « de maillage » qui transcende les sous-identités locales (cf. identité racine versus identité relation) et les croyances individuelles.

La mise en récits de la transition cherche à expérimenter une histoire collective, alternative à l'histoire individualiste des dernières décennies, et transcender la vision catastrophiste ou dualisante. Elle n'est pas l'apanage d'un seul acteur, c'est l'ensemble des organisations et des territoires qui y concourent directement. ***Et les différentes façons de raconter l'histoire font pleinement partie de la valeur ajoutée de l'exercice !***

David Stroh, praticien des systèmes, dit : « *Chacun ne voit que sa partie de [la réalité]. Il voit les histoires individuelles qu'il se raconte sur ce qui est vrai. Le fait de les partager aide à créer un récit collectif plus étendu et plus précis. Cela permet de développer une image partagée de la réalité.* »

L'idée maîtresse est que les gens savent ce qui compte pour eux et nous devons créer des environnements qui leur permettent d'y réfléchir. L'histoire ne doit pas être un artefact fixe, mais un nouveau vocabulaire dans lequel les gens peuvent s'exprimer. En période de transition, les anciennes histoires s'effondrent et ne fonctionnent plus, ce qui crée une dissonance cognitive pour les personnes qui cherchent de nouveaux repères et un nouveau vocabulaire pour donner un sens à leur monde.

« IL Y A TOUJOURS CETTE INTERACTION ENTRE LA VISION PERSONNELLE ET LA VISION PARTAGÉE ;
S'IL N'Y A PAS DE VISIONS PERSONNELLES OUBLIEZ LES VISIONS PARTAGÉES.
CE QUI AMÈNE LES GENS À TRAVAILLER CHAQUE JOUR, C'EST LEUR PROPRE VISION.
LA VISION PERSONNELLE EST UN ÉLÉMENT À PARTIR DUQUEL SE DÉVELOPPE
CE QUE L'ON APPELLE UNE VISION PARTAGÉE. »
PETER SENGE

Lors des ateliers expérientiels menés sur l'arrondissement de Verviers, il n'a pas été possible faute de temps de faire passer les participant·e·s par toutes les étapes du processus que nous explorions nous-mêmes.

Cherchant à les sensibiliser à l'intérêt de la démarche de mise en récits, nous n'avons pas pu les impliquer dans la co-construction du processus… ce qu'iels ont parfois regretté car cela ne leur a pas permis de donner suffisamment de sens à l'expérience collective qu'iels vivaient, ni de s'approprier le récit que nous soumettions à leur réflexion.

Cela confirme l'importance de prendre le temps de mener un processus de façon collective de bout en bout et de garder à l'esprit que les protagonistes ne sont pas des « *récipients vides* » qui attendent que vous y déversiez une nouvelle histoire.

La plupart du temps, les récits alternatifs qui circulent sont portés par des protagonistes outillés, militants, structurés, plutôt éduqués. Leurs narrateur·ice·s sont très attaché·e·s à la cause ou au projet qu'iels portent, mais donnent-iels pour autant la parole à tout le monde ?

A force de vouloir exister face au récit dominant, n'oublie-t-on pas toute une série de personnes qui ont pourtant aussi des choses intéressantes à raconter ou qu'il s'agit d'emmener avec nous pour permettre une transition profonde d'un territoire ? Qui sont ces parties prenantes oubliées ou absentes ? Et comment les prendre en compte et leur donner la parole ?

Dans le cadre d'un engagement à cocréer l'avenir, la construction d'une histoire devient alors un processus collectif permettant de révéler ce qui compte vraiment pour les parties prenantes. Avec pour objectif de trouver des points communs et de construire à partir de la base, plutôt que de laisser quelques personnes planifier une grande vision depuis le sommet.

Si remédier à l'absence des groupes ou catégories de personnes non ou sous représentées est relativement faisable (en collaborant par exemple avec des acteurs de terrain dont c'est le métier) bien que difficile, deux catégories d'acteurs sont malgré tout quasi systématiquement oubliées : le vivant non-humain (ou dit autrement, la nature, le territoire...) et les jeunes générations, présentes et à venir. Tout au long de son expérimentation sur la mise en récits, TerraLab les a systématiquement invitées et « fait participer ». Comment ? En ajoutant deux chaises dans le cercle des participants.

Deux chaises que chacun·e était invité·e à occuper physiquement s'iel désirait s'exprimer au nom des absents. Si la tendance à l'anthropocentrisme est évidemment fréquente, le fait de les rendre présentes et d'inviter les intervenants à se déplacer physiquement pour s'exprimer en leur nom crée une situation particulière. Essayez... et vous l'adopterez !

Pour qui

La mise en récits concerne une multiplicité de destinataires.

Pour les un·e·s, elle peut s'adresser à un public large, leurs pouvoirs subsidiants, voire les membres d'une organisation. Pour les autres, les récits peuvent être des outils stratégiques de changement sociétal positif et collectif (voir ci-dessous) qui vont bien au-delà du storytelling classique. Pour d'autres encore, le but peut ne pas être le résultat des récits eux-mêmes, mais plutôt le processus qui permettrait d'emmener un public spécifique, et idéalement mixte, dans la réflexion et la réappropriation de ses propres récits et dès lors de sa capacité à construire sa propre histoire.

Néanmoins, si mélanger les publics permet de créer des processus riches où chacun·e apprend à écouter d'autres façons de raconter une même réalité, n'oublions pas que d'après les spécialistes, un récit, un message, s'adresse toujours à un public spécifique et non à tout le monde.

Pour quoi

Faire émerger une histoire alternative à l'effondrement et aux oppositions duales et excluantes.

Pour faire mouche, les histoires doivent plutôt se concentrer sur le positif plutôt que sur le négatif. L'histoire étant la motivation du changement, elle sera d'autant plus impactante qu'elle reposera sur des énergies qui mobilisent et non celles qui paralysent. Créer des histoires négatives sur la façon dont nous « devons » changer – en raison de certains points douloureux que nous souhaitons résoudre – est ce que de nombreux acteu·rice·s font encore. Mais cela créerait au mieux un certain type de motivation extrinsèque, qui le plus souvent sera peu durable ou engageante car ne venant pas des individus eux-mêmes.

Créer des histoires positives en misant sur la motivation intrinsèque conduirait à de bien meilleurs résultats car elle correspond à un degré bien plus élevé d'autodétermination et fait appel à des comportements émis librement et par plaisir. En s'engageant dans une voie qui leur est plus agréable, les gens font dès lors preuve d'une plus grande créativité et de plus de persévérance, ce qui donne des effets plus durables.

« NOUS NOUS CONCENTRONS SUR CE QUI FONCTIONNE ET CELA LIBÈRE NOTRE ÉNERGIE CRÉATRICE, NOUS NOUS CONCENTRONS SUR CE QUI NE VA PAS ET LES GENS DEVIENNENT DÉPRIMÉS ET DÉSENGAGÉS. DEMANDEZ CE QUI EST POSSIBLE ICI ET QUI S'EN SOUCIE. LORSQUE NOUS POSONS CES QUESTIONS, CE QUE NOUS FAISONS EN FAIT C'EST LIBÉRER NOTRE CRÉATIVITÉ HUMAINE INNÉE. »

Cette citation de ***Margaret Wheatley***, écrivaine américaine qui travaille à l'engagement communautaire, résume cette approche. Pour nous sauver, nous avons donc besoin de retrouver la puissance transformatrice des imaginaires et des récits positifs et encapacitants !

Pour réussir à favoriser le changement, les histoires devraient dès lors remplir plusieurs critères, comme par exemple :

- Permettre de simplifier un monde en mutation qui est trop complexe pour être appréhendé de manière cohérente par la plupart des gens.

- Être à la fois plausibles et ambitieuses.

- Créer un contexte et une identité au sein desquels tous les acteurs concernés peuvent se connecter pour créer leur avenir.

- Induire un sentiment d'appartenance à l'égard de l'avenir, en transformant une histoire existante qui peut avoir des préjugés inhérents au fatalisme ou au rejet de la faute sur les autres en une histoire qui donne aux membres le sentiment qu'ils peuvent créer leur avenir.

En questionnant les relations entre les divers sous-territoires de l'arrondissement de Verviers et singulièrement la place de la ville chef-lieu en totale « déglingue » depuis des décennies, alors qu'elle a connu un passé glorieux, les participants à nos ateliers semblaient disposés à revoir leurs perceptions et leurs croyances quant à la manière dont les choses pouvaient évoluer.

En comprenant que la situation actuelle n'est pas inéluctable et qu'envisager autrement leur collaboration pourrait créer un contexte plus favorable, déboucher sur une dynamique territoriale plus positive et provoquer un sentiment d'appartenance à un projet commun, ils semblaient changer le registre de leur motivation, ce qui était joliment exprimé par l'un d'entre eux lorsqu'il proposait de passer « de la nostalgie de la perte et du regret à la nostalgie du gain et de la fierté ».

Évaluer l'immatériel… et l'échec

Souvent on pense qu'évaluer, c'est compter au sens de comptabiliser, mesurer. « ***Or tout ce qui compte ne se compte pas toujours, mais se raconte*** » nous rappelle le CERDD.

La mise en récits permet donc aussi d'évaluer des valeurs et des ressources que l'on qualifie d'« immatérielles ». Il s'agit par exemple de la confiance, du partage de connaissances, des liens d'appartenance ou de dépendance, des compétences notamment collectives, de l'engagement, de la capacité à agir ensemble.

Un ensemble de données immatérielles, intangibles, de moins en moins demandées par « le mode projet » qui s'impose tant aux acteurs privés et publics, qu'aux territoires eux-mêmes. Pourtant, rien ne nous empêche de mettre en récit le qualitatif, de le communiquer et de le relier !

« LES ÊTRES HUMAINS PENSENT EN RÉCITS, PLUTÔT QU'EN FAITS,
EN CHIFFRES OU EN ÉQUATIONS.
PLUS LE RÉCIT EST SIMPLE, MIEUX ÇA VAUT. »
YUVAL NOAH HARARI

La mise en récits est aussi un bon outil pour prendre en compte et évaluer les ratés ou les échecs et ce qu'ils ont enseigné, mais aussi comment ils se sont transformés. Ils sont par essence liés à tout processus de changement et de transformation. Accordons-leurs la place qu'ils méritent dans une société basée sur la performance, la compétitivité et l'excellence.

Car dans un monde aussi changeant, incertain, complexe et ambigu, ces « ratés » ne sont-ils pas le meilleur (l'unique ?) moyen d'apprendre, de comprendre, de découvrir, d'oser… bref in fine de réussir la transition ? Permettre aux personnes qui expérimentent l'échec de ne pas être mises de côté et de raconter leur expérience est en outre indispensable pour leur donner envie de continuer à s'engager dans une transition qui, par essence, est inconfortable car source de changements.

Et les projets alors ?

Notre époque est résolument marquée du sceau du « mode projet ». Les acteur·ice·s de l'animation sociale, socio-économique et écologique, les acteurs des territoires, associations, Communes et institutions, sont financé·e·s pour travailler projet par projet, un sujet à la fois, en silos, avec indicateurs quantitatifs spécifiques, désancrés et avec très peu de connexions à l'égard d'ensembles plus grands. Un fonctionnement très éloigné d'une approche systémique de base.

Nous pensons comme beaucoup que ceci est dramatique. Cela génère des pertes de moyens et d'efficacité, pire même, de créativité et de mises en liens colossaux. Qu'à cela ne tienne… nous pensons que la mise en récits est un moyen de remédier en partie à ce déracinement et cette instrumentalisation générés par le besoin excessif et contre-productif de contrôle et de recherche de résultats à court terme des autorités subsidiantes.

Si les dossiers de subventionnement ne semblent pas s'en soucier, au-delà du discours en tout cas, qu'est-ce qui nous empêche en effet de penser et raconter la continuité de leurs actions ? De relier les projets entre eux, en interne et en externe, et en particulier à leurs territoires ? De raconter les échecs pour montrer ce que nous avons appris et comment les processus ont transformé ces échecs en richesses d'apprentissage ? Qu'est-ce qui nous empêche de raconter le changement transversalement et au fil du temps, en liens… ?

N'est-ce pas aussi là que commence un changement de récit ?

Introduction

Une des bases de travail de l'approche systémique est fondée sur un constat : le plus souvent, nous nous intéressons collectivement à traiter ce que nous considérons être des « problèmes », appelons-les des enjeux, alors qu'ils ne sont en réalité que le reflet de causes diverses, interconnectées et plus profondes (cf. Iceberg p. 8).

Ces causes profondes alimentent les systèmes. Ce sont « les conventions culturelles et les perceptions, la morale, les croyances, les hypothèses, les valeurs et les métaphores ». Elles nourrissent notre manière de créer les structures matérielles et immatérielles au sein de nos systèmes, lesquelles leur permettent de fonctionner.

Or, nous observons très souvent dans des projets de transition des processus qui invitent à se questionner sur le futur sans avoir mené d'exercice d'introspection autour des enjeux qui sont mis en discussion.
Nous avons aussi régulièrement vu des processus qui soutiennent l'idée que ce qui vient du passé est à changer et qu'il faut tout bonnement « inventer de nouveaux lendemains ».

Avec TerraLab, nous pensons que trois dangers principaux se retrouvent et se répètent dans ces approches :

- **une dualité** souvent réductrice et inconsciente entre un passé à rejeter, à critiquer, et à transformer, pour certain·e·s mais pas toutes et tous. Un récit qui (in)directement exclut celles et ceux qui font partie de cet « ancien monde », par exemple professionnellement, alors même qu'iels ont peut-être commencé un questionnement, ou que leur organisation s'est peut-être déjà engagée vers plus de durabilité. Cette approche rejette aussi ceux et celles qui continuent à s'identifier à ce passé, certes parce qu'iels n'ont pas encore commencé de chemin personnel de transition mais qui sont peut-être sur le point de le faire. Mais cela justifie-t-il de les critiquer ou vaudrait-il mieux les inviter ?

  Les transitions impliquent de fortes contradictions et tensions entre l'ancien et le nouveau. Pour arriver à un nouvel équilibre, il faudrait mettre en discussion ces contradictions, synthétiser, rassembler, voir syncrétiser l'ancien et le nouveau. Certains éléments ou valeurs du passé sont à rejeter, certains à transformer, tandis que d'autres sont à garder. TerraLab pense que la mise en récits et les histoires sont les lieux où peut commencer cet exercice, positivement.

  Comme le note Frances Westley : « *Il y a une longue histoire dans la littérature anthropologique qui suggère que lorsque vous avez ce genre de paradoxes et que vous êtes capable de les réconcilier… cela motive réellement les gens à aller de l'avant, il y a une certaine libération d'énergie.* »

- **la projection** : « *Nous entrons dans l'avenir à reculons. Parce que demain prolonge aujourd'hui, nous sommes tentés de croire qu'il lui ressemblera* », disait déjà Paul Valéry. Tentés par cette facilité, consciemment et inconsciemment, nous ne nous donnons pas suffisamment le temps du questionnement, en particulier sur le temps long.

  En tant qu'êtres humains, nous agissons et créons notre monde sur la base des histoires que nous entretenons et la plupart de ces histoires sont fonction de ce que nous croyons que le monde sera dans le futur.

« LE FUTUR N'EST PAS UN ESPACE VIDE MAIS, COMME LE PASSÉ, UN ASPECT ACTIF DU PRÉSENT »
IVANA MILOJEVIC – FUTUROLOGUE.

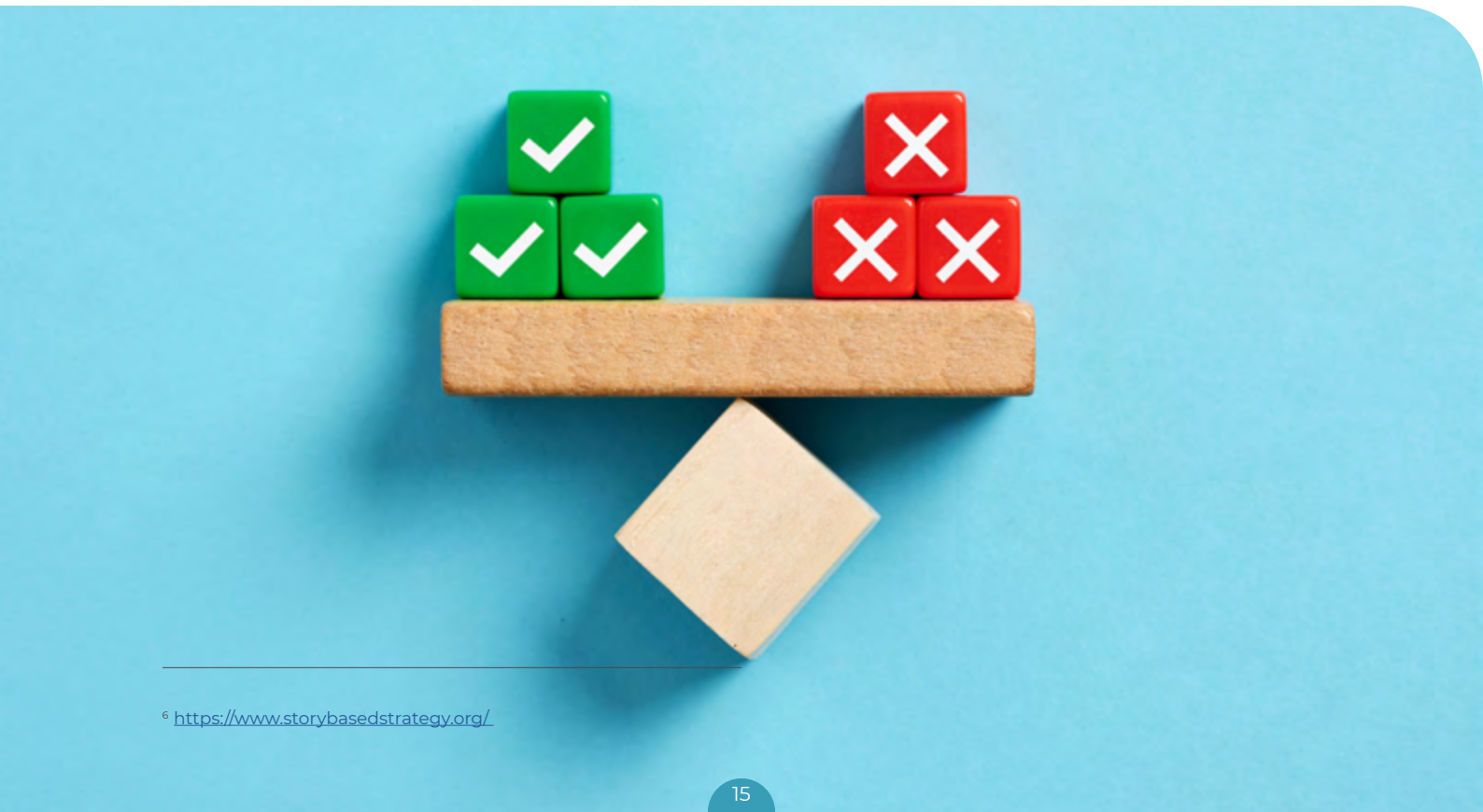
Nous devons cesser de nous faire dicter notre futur… par notre passé !

En période de transition, et particulièrement celle à venir, les données du passé ont peu de valeur pour guider notre compréhension de l'avenir. Or lorsque nous ne savons pas à quoi ressemblera l'avenir, notre réponse à cette situation est de prendre ce que nous savons du passé, de le combiner avec nos hypothèses et notre état émotionnel et de le projeter dans l'avenir, en grande partie inconsciemment. Dans ce contexte, la valeur de la prospective ne réside pas dans la compréhension de l'avenir, mais dans la déconstruction de nos hypothèses et de nos projections sur celui-ci, afin de les examiner et de les reconstruire de manière à créer des histoires plus productives pour nous dans le présent, tout en reflétant les tendances, les forces actuelles, et les incertitudes à venir comme nous le discuterons plus loin.

La projection trop rapide ignore également un principe de base de la systémique qui est l'**émergence** : un processus par lequel des entités ou des patterns plus grands apparaissent par le biais d'interactions entre des entités plus petites ou plus simples. Pensez au vol d'un groupe d'étourneaux, à la conscience (propriété émergente du cerveau) ou la vie (propriété émergente de la physico-chimie des organismes vivants) qui illustrent bien que le tout est plus que la somme des parties. Cette émergence se traduit aussi lorsque des changements inattendus sont provoqués par l'introduction d'un nouvel élément qui a généré de nouveaux comportements. En soi, l'émergence est donc le reflet de l'incertitude de l'évolution dans les systèmes complexes. Ceci est une des raisons pour laquelle nous avons privilégié une approche de prospective basée sur les incertitudes.

- L'entre-soi : de nombreux exercices de projection (que l'on préfère ici à prospective), d'imagination de nouveaux lendemains ont lieu dans des espaces « clos », fort involontairement et même inconsciemment le plus souvent, et ce à de multiples échelles : socio-économique bien sûr, culturelle, générationelles, etc. Il n'est pas du tout ici dans notre intention de critiquer la difficulté de rassembler des publics différents, nous y avons été confrontés aussi, mais de se rappeler qu'il est important de se questionner à ce sujet et de l'inviter.

La plupart de nos systèmes sont organisés en silos verticaux qui divisent les personnes que nous dev(ri)ons connecter. En tant que telle, une histoire du futur ne devrait-elle pas s'efforcer de surmonter ces divisions et connecter les personnes qui ont besoin de l'être, de les aider à se reconnaître et à reconnaître la plus-value de leurs perspectives différentes sur le système ? ***De cultiver le désaccord fertile*** plutôt que de rechercher le consensus mou ?



[6] https://www.storybasedstrategy.org/

1 DÉ-CONSTRUIRE

Comme nous l'avons introduit précédemment la mise en récits doit notamment permettre de déconstruire l'influence qu'ont les histoires principales, de révéler des faits occultés pour faire émerger, et/ou permettre d'autres histoires.

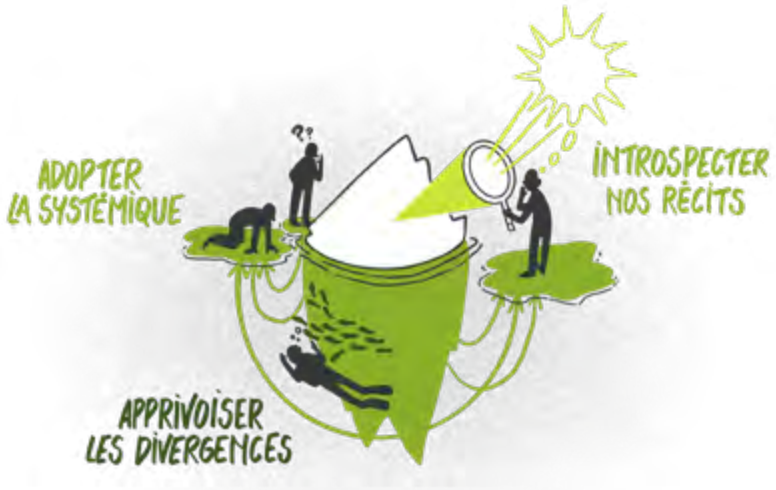
Notre méthodologie de travail s'est aussi inspirée de l'approche appelée « *stratégie basée sur les histoires* »[6] :

- une approche qui vise à comprendre les histoires que nous essayons de changer, et à être intentionnel et stratégique quant aux histoires que nos mots et nos actions racontent ;
- une façon de comprendre ce que nous disons et ce que nous faisons comme deux parties d'un tout, une approche de la construction du pouvoir enracinée dans le pouvoir des histoires.

Comme le précise Ruby Pinto, membre principal d'une équipe radicale d'artistes noirs et de couleur qui met l'accent sur le rôle essentiel que jouent les travailleurs culturels dans les mouvements sociaux et qui se bat en faveur d'un monde où chaque personne a la possibilité de poursuivre et de s'engager dans une expression créative, quel que soit son accès à la richesse, la collaboration créative recèle un vaste potentiel pour bâtir des communautés fortes et un monde plus sûr et plus pacifique. Selon elle, construire une stratégie basée sur les histoires « *permet d'investiguer des mythes auxquels nous croyons, que nous construisons et auxquels nous participons* ». En ajoutant « *en apportant une intentionnalité aux mots que nous utilisons et aux hypothèses que nous soulevons ou déterrons, nous utilisons des outils pour démonter les récits dominants et construire les histoires qui nous rapprocheront de la libération, en plaçant notre public au premier rang et en l'invitant à voir et à construire l'avenir que nous pensons mériter.* »

> " POUR UN PHILOSOPHE, VOULOIR BÂTIR UNE PHILOSOPHIE, C'EST DÉCONSTRUIRE. MAIS VOULOIR DÉCONSTRUIRE ET DOUTER, C'EST BÂTIR DU SOLIDE. "
> *FRÉDÉRIC GAGNON*

Notre histoire doit remettre en question les hypothèses sous-jacentes de l'histoire que l'on questionne ou critique – en prenant soin d'éviter de les renforcer accidentellement. Il est essentiel de passer plus de temps avec le « oui » car lorsque nous commençons par « non », « contre », « annuler » et « résister », nous entrons dans l'imaginaire que nous questionnons. **Nier un cadre le renforce.**



Pour que la recherche de sens soit efficace, il est essentiel de synthétiser de multiples perspectives afin de discerner ce qui change et ce qui est nécessaire ensuite. Personne n'a une vue d'ensemble et nous avons tous des angles morts ou des croyances limitantes. Le croisement des expériences, des points de vue et des idées de nombreuses personnes nous aide à mieux comprendre ce qui change et à envisager un plus large éventail de réponses possibles.

Questionner l'essence des narratifs qui dominent nos imaginaires, tout comme questionner les narratifs véhiculés sur l'identité passée, présente et à venir de nos territoires est essentiel et intéressant. Mais cela ne suffit pas sans une prise de recul synthétisant et analysant la structure systémique des arguments identifiés.

Se questionner :

Voici quelques questions suggérées par le centre pour les stratégies (de changement) basées sur les narratifs, que nous avons utilisées et complétées dans notre travail de terrain exploratoire :

- Quelle est l'épine dorsale du narratif dominant sur votre territoire en termes de liens à un ou plusieurs territoires plus larges (typiquement administratif et politique) ? Quelles sont les valeurs positives et négatives que ce narratif véhicule ?

- Quelle est l'épine dorsale du narratif dominant de votre territoire (ce que votre territoire se raconte de lui-même) ? Quelles sont les valeurs positives et négatives que ce narratif véhicule ?

  - Quels sont les mots qui le caractérisent ? Les anecdotes, les faits d'histoires, de géographies ou de cultures, les métaphores, etc. qui rendent l'histoire tangible ?

  - Il y a-t-il des protagonistes, des personnages centraux ou des narrateurs principaux dans cette histoire ? Voire sous formes d'évènements culturels ?

  - Quels indices cette histoire recèle-t-elle sur le futur, le devenir du territoire ?

  - Quelles sont les normes sociales tacites, les parties non-déclarées de l'histoire, qui doivent être acceptées afin de croire que le récit est vrai ?

- Si vous le pouvez, plongez dans l'histoire, longue, de votre territoire et exposez vos croyances...

  - Quelle est l'histoire de ce lieu, géographiquement et culturellement ?

  - Des éléments de l'histoire éclairent-ils certains éléments du narratif analysé ?

  - Des éléments viennent-ils le questionner, le nuancer ?

  - Cet approche historique vous apporte-t-elle des éclairages qui pourraient expliquer certains comportements, l'état d'esprit,... des citoyen·ne·s de votre (sous-)territoire ?

L'imagination profonde est ancrée dans les lieux : de notre quartier à notre bassin versant, l'endroit où nous nous trouvons est le point de départ essentiel du jeu et de l'imagination. Essentiel notamment car nous nous sentons concerné·e·s, mais pas que.

Identité racine – identité relation

Lorsque nous abordons la notion d'identité, nous constatons que le plus souvent elle fait avant tout référence à l'origine : trouver ou retrouver ses racines, connaître et reconnaître ses origines semblent être des conditions quasi-absolues de tout développement qu'il soit personnel ou collectif.

Révéler **l'identité-racine** d'un territoire permet d'ouvrir des portes incroyables et inattendues, de découvrir parfois des pépites oubliées ce qui permet de renouer avec la fierté, ou l'inverse. Se connecter à des souvenirs positifs et les remettre en lumière, ou négatifs et les objectiver, est une ressource importante pour changer de récit. ***Cela apporte d'autres énergies car cela permet de passer de la nostalgie de la perte à la fierté retrouvée grâce à ce qui a été et ce qu'il y a à gagner.***

Le potentiel d'un territoire est précisément ce qui le rend unique. Il découle de la relation entre ce qui le rend unique et la valeur que cette spécificité peut apporter au système plus vaste. Deux perspectives seront à considérer[7] et, dans les deux cas, il sera intéressant de plonger dans le temps (très long – l'humain n'est là que depuis peu à l'échelle du vivant, et si son histoire est longue sur nos territoires elle est pourtant peu connue) : une perspective externe au territoire et une interne.

La perspective externe de l'histoire d'un lieu inclut les dimensions géophysiques, biologiques et humaines, au-delà des divisions politiques ou économiques artificielles. La perspective interne considère la façon dont les habitants décrivent leur territoire, ce qu'iels célèbrent et honorent, ce qui les singularise, ou encore les raisons qui font que les gens aiment ces lieux. Il est en outre indispensable pour construire l'identité racine du territoire de considérer qu'elle change en permanence au fil tu temps et des mouvements humains

[7] Approche du Regenesis Institute for regenerative practices.

Mais la construction de toute identité est à considérer aussi, et surtout, comme un système dynamique : fondamentalement relationnelle, elle se développe en une longue suite d'interactions entre les personnes, les territoires et leur contexte.
L'identité ne réfère donc pas seulement à un ensemble fixe de caractéristiques (identité-racine), mais aussi à des déterminants provenant des relations personnes / territoires / contexte dans une situation spécifique. On parlera alors d' «**identité relation**».

Dans le Douaisis p.ex., pour raviver la fierté des habitants, les porteurs du nouveau récit se sont appuyés sur le fait que le président des USA prête serment sur une bible dite de Douai, car c'est là qu'un exemplaire en latin a été traduit en anglais il y a plus de 400 ans. Dans l'arrondissement de Verviers, au lieu d'entretenir la nostalgie de la grandeur perdue, le nouveau récit pourrait se baser sur les mouvements ouvriers de Verviers qui sont à l'origine des allocations familiales encore en vigueur aujourd'hui.

Travailler collectivement à la mise en récits d'un territoire nécessite alors d'entrer en relation avec les autres : les autres acteurs de son quartier, de sa commune, de sa région… et ceux des territoires voisins, pour in fine créer une nouvelle identité, interconnectée, une identité-relation.

S'appuyer sur la notion d'identité pour construire tout nouveau récit territorial nécessite donc de travailler sur les deux dimensions avec les deux perspectives, externes et internes, et dans le temps long :

- **l'identité-racine** pour remettre en lumière des éléments du passé porteurs de fierté bien placée et d'énergies positives, mais aussi comprendre le passé afin de permettre de mieux éclairer le présent et donc d'imaginer le futur ;

- **l'identité-relation** afin de se rendre compte de la manière dont les territoires entrent en connexion et de leurs liens d'interdépendance dynamique, notamment au travers du temps. Il s'agit donc à la fois de mieux se connaître pour entrer en relation plus durable et profonde avec les autres (passer du « Je » au « Nous »). Il est dès lors primordial d'avoir à l'esprit que chaque territoire dépend d'autres, en même temps qu'il a envers eux des responsabilités.

Biorégion – territoire vivant

Amorcer un nouveau récit autour de l'identité-racine c'est aussi envisager la relocalisation de nos existences, réévaluer nos « terrains de vie » en questionnant l'imaginaire de la globalisation, de la masse et de la « grandeur », et provoquer un ré-attachement aux milieux écologiques dont nous dépendons.
Si on y ajoute une réflexion sur l'identité-relation, cela nous incite à repenser notre place dans le territoire, à la manière dont nous l'appréhendons et le vivons. Et donc à envisager un changement profond de nos rapports au monde, de nos liens avec tout ce qui fait territoire et donc le vivant dans son intégralité.

Penser son territoire comme « *un lieu défini par ses formes de vie, ses topographies et son biote, plutôt que par des diktats humains ; une région gouvernée par la nature et non par la législation humaine* »[8] , c'est arrêter de considérer la nature comme une ressource exploitable mais plutôt prendre la mesure de son caractère vivant et faire corps avec elle. C'est reprendre sa juste place au sein de la communauté biotique et en finir avec la création artificielle des territoires d'intervention en misant sur les caractéristiques naturelles comme prescripteur prioritaire des limites d'un espace biorégional.

Concevoir son territoire comme une biorégion, c'est se demander où et avec qui nous vivons pour réapprendre de ces lieux où nous sommes, et pour cohabiter avec d'autres vivants. Il y est donc question à la fois d'un lieu de vie aux caractéristiques géophysiques et de la manière de vivre ce lieu, de mœurs humaines contextuelles !

Penser le territoire comme une biorégion, ce n'est pas un découpage administratif supplémentaire qui s'impose au territoire. Ce sont au contraire les structures, règlements, qui s'adaptent aux réalités de chacun d'eux, à la façon dont les espèces y vivent et y poussent, à ses éco-rythmes, ses fonctionnements écosystémiques,…

[8] « L'art d'habiter la terre, la perspective biorégionale », Kirckpatrick Sale, 1985, trad. Rollot et Weil, 2020 : 77.

Créer un lieu de vie où toutes les parties prenantes s'efforcent de vivre ensemble de façon pérenne en misant sur des synergies écosystémiques qui débouchent sur des stratégies d'habitation et d'installation qui s'implanteront et s'activeront de manière soutenable, ce n'est pas un retour au local d'avant et au repli sur soi. Au contraire, la démarche est imprégnée de la totale conscience que la subsistance de chaque territoire est dorénavant complètement dépendante d'autres régions du système monde. Il s'agit d'observer et nourrir les relations d'interdépendance dynamique et réciproques, basées sur une mutualité d'intérêt (macro)systémique. Chaque niveau ou ensemble systémique transcende et inclut le précédent, il l'englobe sans le remplacer et apporte des fonctions complémentaires, et inversement.

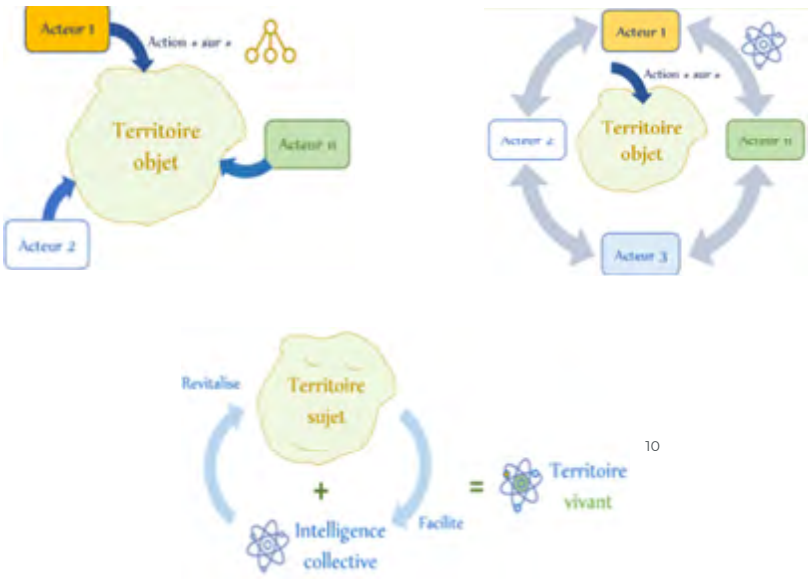
Territoire objet – territoire sujet

Repenser sa relation au territoire c'est dès lors redéfinir la place qu'on lui donne et donc son statut.

En se rappelant que toute société humaine, y compris son économie, est un sous-système de la planète Terre, et qu'un sous-système ne peut jamais prendre le contrôle du système d'ordre supérieur dont il dépend, c'est bien d'un changement complet de perspective qu'il s'agit : ***concevoir désormais le territoire comme un sujet qu'on ménage et non plus un objet qu'on aménage au profit exclusif des humains.*** La Terre est bien un sujet qui agit et intervient avec force dans notre histoire. De menacée, elle devient menaçante. Elle « s'exprime » de plus en plus souvent, il est temps de l'écouter et de la considérer comme narratrice à part entière dans tous nos nouveaux récits.

Nous sommes moins sur la Terre que face à elle. La question écologique est moins celle du respect du vivant que celle de l'acceptation et de la représentation de l'actrice politique par excellence qu'est notre planète. « *Reconnaître sa puissance d'agir signifie faire coïncider la protagoniste de l'histoire de la vie avec sa scène.* »[9] Il s'agit de questionner, objectiver et construire un récit de coévolution.

Considérer le territoire comme une entité vivante c'est aussi lui donner une place de facilitateur primordial d'intelligence collective entres tous les acteurs.



[10]

Et ainsi passer du territoire objet au territoire sujet pour le rendre vivant !

[9] « Le cri de Gaïa , Penser la terre avec Bruno Latour », Frédérique Aït-Touati, Emanuele Coccia, Collectif, 2021.

[10] Illustration : https://entrelesarbres.com/facilitation-territoriale/

« Je suis la chaise pour la terre »

Je suis cette chaise vide que des humains ont installée à l'une de leurs réunions pour laisser symboliquement une place à la nature, afin qu'elle puisse s'exprimer parmi eux.

Je ne suis pas « la chaise pour la terre », je suis moi-même la terre. Je suis de bois, de métal, de plastique. Je suis le résultat de centaines d'années nécessaires pour que ces matériaux existent. J'ai traversé le temps, les saisons. J'en ai croisé des vies, j'en ai nourri, je m'en suis nourrie aussi. Je suis la terre et j'étais déjà là bien avant qu'ils ne me nomment « chaise pour la terre », bien avant leur première réunion. Ils pensent s'être élevés au-dessus du sol, mais ils ne se rendent même pas compte que, depuis longtemps, ils sont assis sur mes semblables, sur des chaises, sur la terre. Les chaises pour la terre ont toujours été là lors de leurs réunions.

Alors, qu'ils aient besoin que je sois vide pour le comprendre, voilà qui me fait bien rire, mais qui me réjouit en même temps. C'est un petit pas pour une chaise, mais un premier pas pour l'humanité. Je suis présente, je les porte depuis toujours. Et je leur souffle qu'ils sont eux-mêmes la terre, même s'ils ne le savent pas encore. Ils en prendront bientôt conscience quand je ne serai plus une chaise vide, mais une chaise habitée, une chaise qui leur ressemble, vivante comme eux, une interlocutrice, un élément parmi d'autres de la grande chaise… de la grande chaine de la vie, ce grand cycle qu'est l'ensemble de la terre, des entités, des êtres vivants qui la composent et la peuplent.

Je suis une chaise sur la terre et j'attends le moment où les humains s'assoiront à mes côtés pour entendre le vivant qui nous porte, pour enfin nous écouter.

Texte de Michaël Lambert – poète jardinier, écrit suite à l'un des ateliers animés par TerraLab au cours duquel deux chaises supplémentaires avaient été placées : une pour la nature et l'autre pour les génération futures comme expliqué en page 8.

Initier la prospective

Notre avenir est fait des histoires que nous racontons aujourd'hui. Nous pouvons donc changer notre avenir en racontant des histoires différentes. Mais quelles histoires ?

Si nous voulons changer un système, et créer un monde différent, nous devons avoir une histoire cohérente sur les nouvelles possibilités, une histoire à la fois ambitieuse et réaliste, qui engage et participe au déclenchement du changement.

En quelques mots, la prospective est l'utilisation d'un processus systématique pour penser à l'avenir, en élaborant et en formant des scénarios possibles (ce qui est différent de ce que l'on croit ou voudrait), afin de mieux comprendre les actions à entreprendre dans le présent.

Les études prospectives recueillent et analysent les signaux et les tendances du passé et du présent, afin de créer des scénarios sur des futurs probables, possibles, et in fine souhaitables. La prospective implique d'examiner à la fois les moteurs de changement à grande échelle, mais aussi les signaux faibles comme indicateurs d'un changement qui commence à se profiler – tout en restant conscient des cygnes noirs qui impliquent une grande incertitude et ne peuvent pas encore être connus, en plus du principe d'émergence déjà abordé.

Il faut donc garder à l'esprit que l'avenir n'existe malgré tout pas encore, et qu'il s'agit de quelque chose à créer, notamment à travers les histoires que nous racontons.
Le terme de futurs, au pluriel, souligne un aspect important. La pluralité des futurs possibles est l'une des principales prémisses de la prospective, sans laquelle le domaine aurait une orientation très différente. La prospective peut donc nous aider à agir dès maintenant. Cette prémisse induit en effet que nos actions dans le présent influenceront nécessairement le déroulement de l'avenir. L'avenir est alors considéré comme déjà existant dans le présent, mais en tant que potentiel.

Plus important encore, le fait d'être conscient de la manière dont nos actions peuvent influencer l'avenir contribue à accroître notre sens des responsabilités et d'agentivité*.

La plupart du temps, nous adoptons une approche planificatrice de l'avenir, notamment avec les méthodes statistiques qui impliquent des modèles mathématiques, qui repose sur l'idée que l'avenir est fixé, ou qu'il peut être plus-ou-moins déduit. Notre perspective est de penser que nous avons un pouvoir

pour créer l'avenir, et non de croire qu'il est déjà fixé. Nous cherchons donc ici à utiliser l'avenir comme un atout, nous visons à créer une vision, puis nous suivons un processus pour chercher à en faire une réalité.

En tant qu'êtres humains, nous agissons et créons notre monde sur la base des histoires que nous entretenons et la plupart de ces histoires sont fonction de ce que nous croyons que le monde sera dans le futur.

Dans ce contexte, la valeur de la prospective ne réside pas dans une compréhension prévisionniste de l'avenir, mais dans la déconstruction de nos hypothèses et de nos projections sur l'avenir, afin de les examiner et de les reconstruire, collectivement, de manière à créer des histoires plus productives pour nous dans le présent, et espérons-le, pour le Vivant dans sa globalité.

« L'UTOPIE EST À L'HORIZON. JE FAIS DEUX PAS EN AVANT, ELLE S'ÉLOIGNE DE DEUX PAS. JE FAIS DIX PAS DE PLUS, ELLE S'ÉLOIGNE DE DIX PAS. AUSSI LOIN QUE JE PUISSE MARCHER, JE NE L'ATTEINDRAI JAMAIS. À QUOI SERT L'UTOPIE ? À CELA : ELLE SERT À AVANCER »
EDUARDO GALEANO

Construire des scénarios

Le scenario planning est une manière structurée pour les organisations de penser à l'avenir en créant une série de scénarios, soit des histoires cocréées sur les différentes façons dont l'avenir peut se dérouler en fonction des tendances actuelles. Il est essentiel d'insister sur le fait que l'idée est de chercher à voir ce qui peut se passer, et non ce que l'on veut ou croit qu'il va se passer. Les scénarios présentent des futurs alternatifs qui intègrent ensemble les incertitudes et les facteurs les plus pertinents.

Nous explorons de manière rigoureuse les forces qui façonnent l'avenir et parallèlement nous essayons d'être imaginatifs. Nous examinons les forces les plus importantes et les incertitudes les plus incertaines qui façonnent ce que l'on voit aujourd'hui de l'avenir, et nous les rassemblons ensuite pour élaborer ces scénarios.

L'erreur souvent commise par les organisations, les élu.e.s (que nous aimons appeler des citoyen·ne·s en responsabilité), … est de ne (vouloir) voir qu'une seule perspective, celle qui est portée par le récit dominant qui valide leurs convictions et justifie donc leur propre direction. Pour éviter cela, avant de commencer le processus de prospective proprement dit, il s'agit de réunir les conditions pour sortir de l'entre-soi et se poser la question de « qui manque ? », comme expliqué plus haut, pour éviter de garder des œillères et continuer à opposer nos récits aux autres.

Adam Kahane, un précurseur de l'approche par scénarios, nous dit[11] que pour être utiles ils doivent répondre à quatre critères et être :

- ***Pertinents*** : éclairer les circonstances et les préoccupations actuelles, et être connectés aux courants de pensée.

- ***Stimulants*** : rendre visible les dynamiques cachées les plus importantes et interroger les courants de pensée.

- ***Plausibles*** : logiques et basés sur des faits.

- ***Et clairs*** : accessibles, mémorisables et bien distincts les uns des autres.

Raviver les énergies du passé mais aussi relativiser ce qui doit l'être !

Se référer à l'histoire, c'est aussi s'autoriser à questionner et relativiser les injonctions du récit dominant. Car si seul·e·s celles et ceux qui connaissent leur propre histoire sont capables de l'infléchir, il est aussi capital qu'ils s'assurent de la véracité de la version qui leur est servie. En effet, en replaçant l'homo sapiens à sa juste place dans la marche de l'univers et constatant que le modèle occidental qui porte le récit dominant est une anomalie à l'échelle de l'humanité et des cosmogonies, on en arrive très vite à comprendre qu'on nous, et qu'on se raconte une bien « drôle » d'histoire.

Si l'on reporte en effet sur une journée le temps passé depuis l'apparition d'Homo Sapiens il y a 200.000 ans, l'époque où l'humanité a vécu exclusivement de chasse et de cueillette occupe près de 23h ! La révolution néolithique qui commence avec l'apparition de l'agriculture ne représente quant à elle qu'un peu plus d'une heure… et le modèle capitaliste se trouve réduit à 6 minutes, soit 0,4% du temps de présence de l'homme sur terre !

Et si on pousse un peu plus loin, les peuples premiers, qui représentent encore aujourd'hui plus de 10% de la population mondiale, vivent en dehors de ce modèle. Cela montre combien croire qu'un autre récit que celui qu'on nous sert H24 est tout à fait possible !

Après avoir tracé les différentes tendances générales, l'invitation est ensuite d'explorer les divers mondes potentiels qui en découlent, par exemple avec **« l'incasting »** que nous avons utilisé : cela consiste à se projeter et se demander à quoi ressemblerait une journée dans la vie d'une personne dans chacune de ces prévisions.

Ensuite, une façon d'essayer de transformer un scénario en réalité est d'utiliser le **backcasting**. Tandis que les prévisions se projettent loin dans l'avenir afin de créer des passerelles vers des résultats souhaitables pour le futur et par conséquent définir une vision, le backcasting regarde en arrière, au départ du scénario privilégié et remonte le temps, pour évaluer les évènements clés qui permettraient au scénario de se réaliser. On pourra alors penser à ce que nous pouvons faire, individuellement, institutionnellement ou collectivement, pour favoriser ces évènements, en particulier ici au travers de nos récits.

Lors des ateliers menés sur l'arrondissement de Verviers, deux incertitudes fondamentales (car très importantes et très incertaines) avaient été choisies. Leur agencement permettait de décrire 4 trajectoires différentes et probables décrites dans autant de scénarios. Après avoir été invités à ressentir ce que chacun de ces scénarios provoquait en eux.elles (incasting), iels ont choisi collectivement le plus souhaitable avant d'imaginer le rôle qu'iels pouvaient jouer et les actions à mener (backcasting) à court, moyen et plus long termes pour aller dans la trajectoire privilégiée. Même mené de façon très incomplète faute de temps, cet exercice a permis aux participant·e·s d'imaginer le futur du territoire différemment, et ensuite d'engager une discussion et de prendre conscience que leurs actions pouvaient influencer l'avenir du territoire dans lequel iels agissent quotidiennement.

[11] Adam M. Kahane ; Scénarios pour la transformation sociétale : Pratique de coopération multi-acteurs ; éd. Yves Michel ; 2016 ; p.91.

L'intention qui nous anime dans l'exploration de l'intérêt des récits ou de la prospective ne se limite pas, heureusement, à réfléchir et se poser des questions. L'intention est effet de questionner ce que nous pouvons en faire, autre dit questionner notre agentivité !!

Approche basée sur les scénarios et nos postures

Adam Kahane suggère[12] que dans le cadre d'un processus de planification par scénarios, les acteurs menant celui-ci collectivement, transforment leur problème en se transformant eux-mêmes, et ce de quatre façons :

• « Premièrement, ils transforment **leur compréhension**. Les histoires que racontent les scénarios expriment la synthèse collective du problème et ses conséquences à l'intérieur et autour du système concerné. Les acteurs voient la situation et a fortiori, leur rôle dans la situation, avec des yeux neufs. Dans une situation conflictuelle, confuse ou bloquée, ces compréhensions nouvelles, claires, parta¬gées, permettent un mouvement vers l'avant.

• Deuxièmement, les acteurs transforment **leurs relations**. Ils sont amenés à travailler ensemble et de ce fait, ils développent leur empathie et leur confiance envers les autres acteurs qu'ils côtoient. Ils prennent conscience qu'ils font tous partie du même système, ils mettent en commun leurs compétences et leur volonté de travailler ensemble.

• Troisièmement, les acteurs transforment **leurs intentions**. La transformation des compréhensions et des relations permet de considérer autrement ce qu'il est possible ou nécessaire de faire pour traiter la problématique.

• Quatrièmement, la transformation par les acteurs de leurs compréhensions, relations et intentions leur permet de transformer **leurs actions** et par conséquent **la situation** elle-même. »

[12] Adam M. Kahane ; Scénarios pour la transformation sociétale : Pratique de coopération multi-acteurs ; éd. Yves Michel ; 2016 ; p.39.

Il présente également deux postures complémentaires dans l'approche par les scénarios :

· **la posture adaptative** part du principe que vous ne pouvez pas changer le système dont vous faites partie et implique une acceptation et une adaptation sereines. Elle vous aide à éviter de surestimer votre influence sur le système, et donc à garder un regard sur la dynamique complexe, auto-adaptative et donc incertaine des processus de changement systémique. Dans ce cadre, demandez-vous ce que vous devriez ou pourriez faire face à chaque scénario.

· **la posture transformative** suppose que vous pouvez agir sur le système (dans la plupart des cas en vous alliant avec d'autres) et en appelle votre mise en action courageuse. Cette approche vous invite à identifier le(s) scénario(s) préférables pour votre territoire ou organisation et ce que vous pouvez faire, le plus probablement avec d'autres (voir l'approche sur les réseaux d'acteurs), pour qu'ils aient plus de chance de survenir.

Demandez-vous, individuellement et collectivement quel est votre rôle, quelle est votre responsabilité et de quelle(s) partie(s) de vous le futur a besoin ?

« LA COLLABORATION EST DE PLUS EN PLUS DIFFICILE ET DE PLUS EN PLUS NÉCESSAIRE. SOUVENT, POUR FAIRE AVANCER QUELQUE CHOSE QUI NOUS TIENT VRAIMENT À CŒUR, NOUS DEVONS TRAVAILLER AVEC DES PERSONNES AVEC LESQUELLES NOUS NE SOMMES PAS D'ACCORD, QUE NOUS N'AIMONS PAS OU EN QUI NOUS N'AVONS PAS CONFIANCE. »
ADAM KAHANE

Approche stratégique basée sur les narratifs

Un rapport intitulé « Telling the Difference »[14] explique joliment le pouvoir des narratifs pour les interventions systémiques :

· **L'histoire comme lumière** : l'histoire agit comme une force d'éclairage du paysage du système. Elle montre le passé, le présent et les scénarios futurs. Plus précisément, elle met en évidence les lignes de faille d'un système et présente des arguments puissants en faveur du changement. Elle met en lumière un avenir potentiel plus positif qui résultera du changement de comportement des gens dans le présent.

· **L'histoire comme colle**: L'histoire peut être utilisée comme un outil de renforcement de la communauté qui permet aux gens de se connecter au-delà des différences (cf. supra sur la dualisation du récit actuel de transition) et de créer des récits qui rassemblent les groupes.

· **L'histoire comme toile** : L'histoire peut être considérée comme une réécriture des récits que les gens vivent. Cela peut modifier leurs récits personnels et culturels, qui à leur tour affectent les récits plus larges qui sont racontés, et finalement influencent notre vision du monde.

[13] Adam M. Kahane ; Scénarios pour la transformation sociétale : Pratique de coopération multi-acteurs ; éd. Yves Michel ; 2016 ; p.103-106.

[14] Rédigé par Elli Salmarshe pour la Fondation Gulbenkian en 2018,

TerraLab pense également utile à la suite d'un travail collectif de pouvoir se questionner sur les récits personnels et institutionnels. Il s'agit en particulier de questionner leur intentionnalité stratégique, c'est-à-dire les intentionnalités de changement que ces récits peuvent chercher de générer. Voici quelques questions qui peuvent être utiles en ce sens :

- Votre mise en récit est aujourd'hui plutôt informative ou utilisée comme un outil stratégique destiné à provoquer le 'changement' – ie. porte-elle une intention à questionner la société actuelle et son besoin de transformation, notre responsabilité et/ou capacité individuelle à créer le changement, etc. ?

- Quels sont les valeurs, mots, éléments, ... que vous mettez prioritairement en avant pour vous décrire ou caractériser vos actions dans vos mises en récits & dans quel(s) but(s) ?

- Votre façon d'écrire donne-t-elle une attention spécifique à sortir de l'entre soi, à mettre en lumière l'opportunité, la nécessité (la transition doit emmener tout le monde et tout le monde ne pense pas pareil), la conscience du vivre ensemble et d'une destination commune ?

- Votre façon d'écrire donne-t-elle une attention spécifique à présenter explicitement votre action comme une partie d'un tout, une contribution d'intention positive au changement à votre échelle pour participer à un impact plus grand ?

- Vos contenus présentent-ils un lien, une position particulière sur la question du territoire, présentent-ils une dimension d'adhésion à un tout, un ensemble systémique, plus grand que votre territoire (au sens large) d'action spécifique, d'appartenance à une communauté, un écosystème territorial engagé dans la transition (annoncé ou éventuellement auquel vos publics pourraient par exemple vous associer) ?

- « *L'imagination profonde est ancrée dans le lieu : de notre quartier à notre bassin versant, l'endroit où nous nous trouvons est le point de départ essentiel du jeu et de l'imagination. Le fait de renouer avec la Terre nous fait prendre conscience de son abondance limitée et de sa générosité fragile. Comment notre relation avec le reste du monde naturel façonne-t-elle ce qui est possible, alors que nous envisageons un avenir transformateur ?* »
    - o Que vous évoque ces mots dans le cadre de vos narratifs actuels ?

- « *L'imagination profonde est un voyage dans le temps : Le temps tourne en spirale, offrant des opportunités constantes d'aller dans les deux sens. Nous évoquons l'avenir à partir de notre passé, cherchant à la fois la sagesse de nos ancêtres et de nouveaux avenirs. Quelles leçons tirées de l'avenir et du passé inspirent notre stratégie ?* »
    - o Que vous évoquent ces mots dans le cadre de vos narratifs actuels ?

- « *Passez plus de temps avec le « oui » : Lorsque nous commençons par « non », « contre », « annuler » et « résister », nous entrons dans l'imagination de ce que nous voulons changer. Nier un cadre le renforce.* »
    - o Que vous évoquent ces mots dans le cadre de vos narratifs actuels ?

Faire que cela compte

Dans les démarches de transition, la question du changement d'échelle (scale up) est cruciale pour qu'elles se renforcent mutuellement aussi bien pour influencer le système que pour encourager les acteurs à poursuivre leur chemin. Voici quelques pistes parmi celles que nous avons abordées dans ce guide et qui nous semblent importantes pour y arriver :

Créer un mouvement
L'action collective est animée par une ambition collective. Il ne suffit pas qu'un petit groupe claironne sa vision, il faut qu'il y ait une véritable ambition partagée et cocréée qui transcende l'héritage des dirigeants individuels et des institutions. Pour qu'un changement à l'échelle du système se produise, cette ambition doit atteindre un point de basculement où les influenceurs et les décideurs clés accordent la priorité à cet agenda par rapport à la myriade de questions concurrentes, et où une masse critique de partisans s'alignent derrière l'opportunité du changement. Tout en gardant le changement axé dans une direction, mais ouvert pour que chacun·e puisse s'y associer et y construire son récit.

Imaginez un avenir positif
Le changement se produit lorsque nous voulons quelque chose de mieux que ce que nous avons. Se concentrer sur ce qui « ne va pas » actuellement nous aidera à mieux comprendre l'état actuel des choses et à galvaniser la demande d'action. Mais pour soutenir le travail, il faut aussi avoir l'image d'un avenir meilleur, vers lequel se diriger.

Des conteur·se·s puissant·e·s
La personne qui raconte l'histoire est un élément fondamental du pouvoir de cette histoire. Pensez à inclure des parties dites « bâtisseur·se·s de ponts », des personnes qui « passent bien dans les différents camps », lucides et conscientes.

Inspirer une narration décentralisée
Le changement face à des défis complexes ne peut être dirigé ou contrôlé depuis un « centre », il nécessite une action distribuée. Pour cette raison, il a également besoin d'un storytelling décentralisé ; une symphonie de conteur·se·s partageant une ambition de changement. Il faut donc que de nombreuses personnes soient prêtes à s'approprier et à raconter l'« histoire du changement » à leur manière, mais convergeant progressivement vers une vision commune. Et pour que cela se produise, il faut que cela compte pour elles.

Changer les mentalités
Les problèmes complexes sont le produit d'un réseau de relations sociales, politiques, économiques et environnementales qui s'enracinent. Ces relations deviennent presque invisibles ; elles sont absorbées comme étant simplement « la façon dont les choses sont ». En fin de compte, le changement transformateur exige de changer nos propres mentalités sur ce qui est possible et sur la façon dont les choses peuvent être. Les exposer aux perspectives des autres est essentiel. Explorer la relation entre les éléments d'un système, et à fortiori mettre à plat les relations de pouvoir est aussi un axe porteur, même s'il est difficile.

Réseaux et communautés
Sur un territoire, il y a toujours des pionnier·ère·s, qui directement ou indirectement, racontent de nouvelles histoires. Il peut s'avérer utile à l'émergence de nouveaux récits de les identifier, dans différents champs et échelles (penser à la diversité et inclure les polarités), de les nommer, c'est-à-dire les rendre visibles, et de les mettre en réseaux pour qu'iels deviennent des communautés de pratiques.

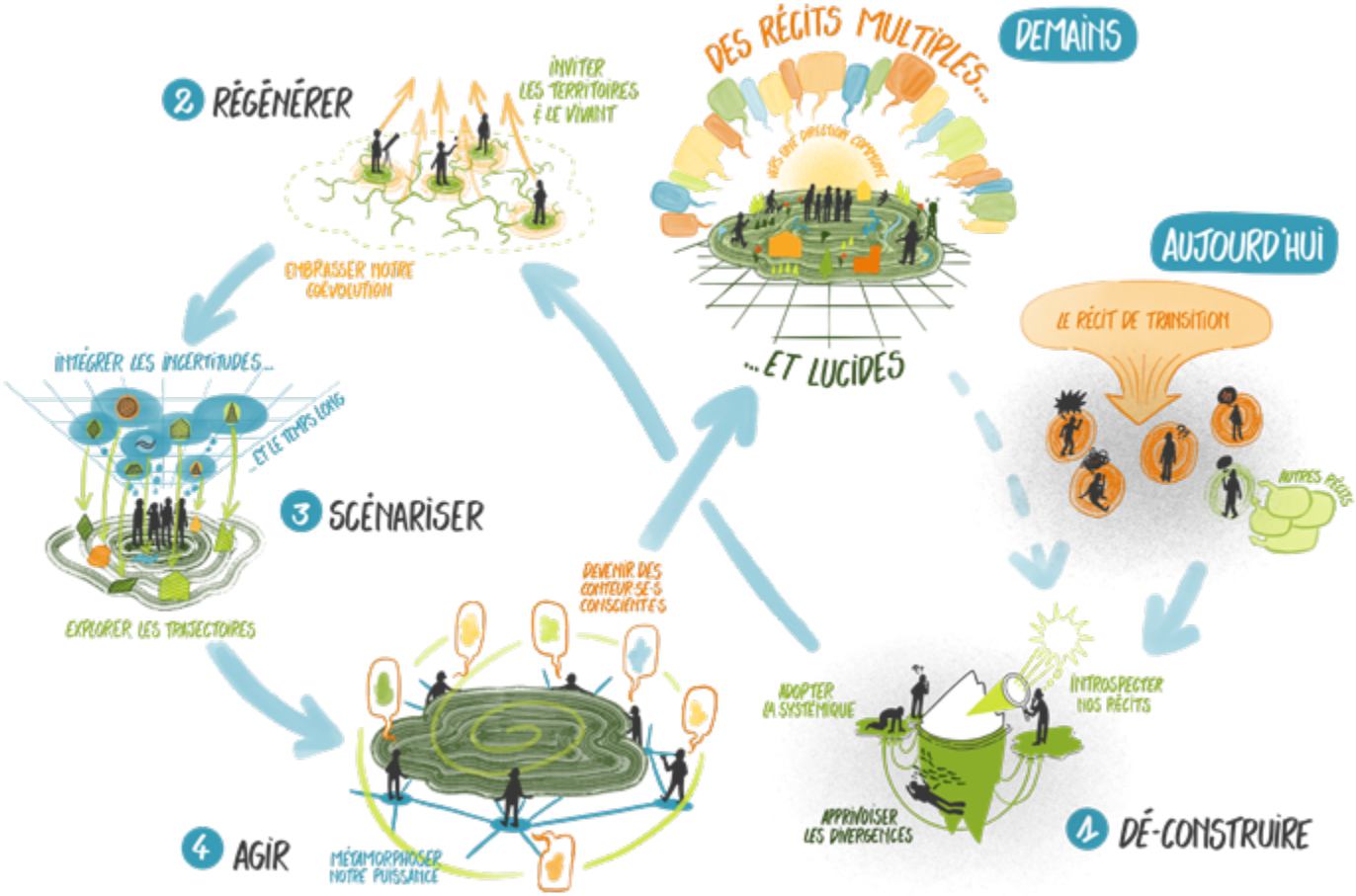
Cultiver le temps long

Le court-termisme est devenu depuis bien longtemps une menace existentielle pour l'humanité. Les mentalités et les structures à court terme dans les entreprises, les gouvernements et la société menacent tout simplement notre avenir collectif.

> « SI J'AVAIS UNE HEURE POUR RÉSOUDRE UN PROBLÈME,
> JE PASSERAIS 55 MINUTES À RÉFLÉCHIR AU PROBLÈME
> ET 5 MINUTES À RÉFLÉCHIR AUX SOLUTIONS. »
> *ALBERT EINSTEIN*

Un projet comme le « Long time project » vise à galvaniser l'imagination du public et l'action collective pour nous aider à devenir de bons ancêtres. Comme lui, nous pensons que notre capacité à nous préoccuper de l'avenir est cruciale pour notre capacité à le préserver. Nous devons créer et ressentir un lien émotionnel avec les générations futures. Il propose une distinction entre le **long-termisme**, à savoir une capacité à prédire, prévoir et planifier l'avenir, et le **long-timisme**, une capacité à cultiver une attitude d'attention à l'égard du monde au-delà de notre vie. Un autre aspect de notre relation à l'avenir.

Plusieurs peuples premiers ont pour coutume de prendre des décisions en considérant l'impact que cela aura sur la 7ème génération qui les suivra. Cela permet de s'assurer que les décisions prises sont durables et ne mettent pas en danger le futur. La 7ème génération est si lointaine qu'elle nous pousse à la réflexion et au décentrement. Une version alternative consiste à regarder 3 générations en arrière et 3 générations en avant, afin de n'oublier personne.



Rappelons quelques éléments qui semblent essentiels à TerraLab dans cet exercice de mises en récits :

- **La complexité du changement** : arrêter de prétendre, et reconnaître que le changement est complexe et incertain, en particulier son issue dans une époque si volatile.

- **L'incertitude** : un principe intrinsèque aux systèmes complexes, singulièrement en lien avec le principe d'émergence.

- **Modèles mentaux et croyances** : reconnaître, rappeler et apprendre à apprécier que nous ne détenons qu'une vue partielle et tronquée de la complexité de la réalité, et donc que le changement doit passer par une meilleure compréhension profonde de la pensée des autres, mais aussi de ce dont le monde écologique et social a besoin.

- **Causalités multiples** : nous aimons l'approche causale où chaque problème aurait « une » solution, en particulier celle que nous préférons, alors que la réalité systémique des enjeux complexe incarne des causalités et des conséquences multiples.

- **Dualisation du changement** : la transition doit emmener tout le monde, or une partie de notre monde doit disparaître, se transformer, et il est d'autant essentiel de lui donner envie de s'engager, de lui proposer une transformation positive, qu'il peut entendre là où il se trouve actuellement.

- **Deuil** : il fait partie intégrante des processus de transformation et notre société occidentale a du mal à le présenter comme une réalité quotidienne, à le valoriser, et l'intégrer. Comment accompagne-t-on les pans, les secteurs, les organisations, les métiers de nos territoires qui vont devoir changer voir disparaître. Se transformer, c'est en partie mourir, renoncer, se recycler comme un cycle du vivant. Comment accompagne-t-on tous les changements en cours et à venir ?

MINI-GLOSSAIRE

'**L'agentivité**' est la capacité et la croyance que nous pouvons agir, la faculté d'action d'un être, sa capacité à agir sur le monde, les choses, les êtres, à les transformer ou les influencer.

'**Écosystémique**' désigne un système écologique complet, et prend ainsi en compte les relations entre les êtres vivants et le milieu dans lequel ils vivent. Cette approche fait notamment référence à une approche du développement durable construite sur des dimensions intégrées, où l'économie est une partie de la dimension sociale qui repose elle-même sur notre biosphère. Il ne s'agit plus d'intersections, mais de cercles dynamiques imbriqués. Dans le cadre de la pensée régénérative, il s'agit de considérer que « les humains, les développements humains, les structures sociales et les préoccupations culturelles font partie intégrante des écosystèmes ».

'**Résilience**' : De nombreuses définitions circulent, et beaucoup appuient le besoin de développer une capacité de résistance aux chocs, ou encore celle de pouvoir s'en remettre, avec une idée de maintenir les choses en l'état. TerraLab a singulièrement exploré la suite de la résilience, c'est-à-dire, après le choc, la capacité d'apprendre, de s'adapter et de se transformer. Nous retenons alors la définition qui nous touche, proposée par le Territory Lab de la Biovalée de la Drôme : « La capacité à traverser, accepter et dépasser collectivement une situation a priori défavorable pour en minimiser les impacts négatifs et en faire une opportunité de métamorphose, en l'occurrence, de revoir fondamentalement notre rapport au vivant. »

'**Systémique**' : TerraLab y fait référence non pas limitativement dans son sens commun de 'tout est lié', mais dans son sens étymologique (et en lien avec la théorie générale des systèmes), qui vise 'à définir, étudier, ou expliquer tout type de phénomène comme un système', en l'occurrence des 'systèmes adaptatifs complexes', et son sens méthodologique, en usant de méthodologies, de processus et outils issus de différents courants de recherche et de pratique sur la transition et les changements évolutifs des systèmes.

BIBLIOGRAPHIE

Références

· ***Adam M. Kahane***, Scénarios pour la transformation sociétale : Pratique de coopération multi-acteurs, éd. Yves Michel, 2016.

· ***L'Archipel du vivant*** : Fiche pédagogique sur le biorégionalisme, https://archipelduvivant.org/ressources/fiches-pedagogiques/bioregionalisme/

· ***Olivier Bouba Olga*** , Pour un nouveau récit territorial, https://hal.science/hal-02188105/document

· ***François-Xavier Demoures***, En politique, il n'y a pas de récit sans preuve de récit — mais pas n'importe quelles preuves, https://fxdemoures.medium.com/en-politique-il-ny-a-pas-de-bon-r%C3%A9cit-sans-preuve-de-r%C3%A9cit-f4b03ecb4cf9

· ***Cyril Dion***, Petit manuel de résistance contemporaine, éd. Acte Sud, 2018.

· ***Denis et Donella Meadows & Jorgen Randers***, Les Limites à la croissance (The Limits to Growth) de 1972, éd. Rue de l'échiquier, 2022.

· ***Donella Meadows***, Pour une pensée systémique, éd. Rue de l'échiquier, 2023.

· ***Alexandre Moine***, Le territoire comme un système complexe : un concept opératoire pour l'aménagement et la géographie, https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2006-2-page-115.htm

· ***Fabian Scheidler***, La Fin de la mégamachine : sur les traces d'une civilisation en voie d'effondrement, 2020 Editions du Seuil

· ***Frédérique Aït-Touati, Emanuele Coccia, Collectif,*** « Le cri de Gaïa , Penser la terre avec Bruno Latour », 2021.

· ***Mathias Rollot,*** Les Territoires du vivant - Un manifeste biorégionaliste, 2018

· ***Kirckpatrick Sale***, L'art d'habiter la terre, la perspective biorégionale (de 1985), éd. Wildproject, trad. Rollot et Weil, 2020.

· ***Pamela Mang et Ben Haggard***, Regenerative development and design, éd. Wiley, 2016.

· ***Yuval Noah Harari***, 21 Leçons pour le XXIe siècle, éd. Albin Michel, 2018.

· ***CERDD : Centre Ressource du Développement Durable***
Le CERDD a publié un guide inspirant dans le cadre de son exploration collective sur la mise en récits « Repères sur la mise en récit(s) de vos projets de transitions ».
https://www.cerdd.org/Parcours-thematiques/Territoires-durables/Ressources-territoires-durables/Reperes-sur-la-mise-en-recit-s-de-vos-projets-de-transitions
Le CERDD a également organisé un séminaire de deux jours sur le sujet, « le labo mise en récits » en novembre 2022, https://www.cerdd.org/Actualites/Territoires-durables/Salle-comble-pour-la-mise-en-recits

• **La Fabrique des transitions**
Qui anime avec le CERDD une communauté apprenante qui se réunit virtuellement plusieurs fois par an (info via recits-request@forums.fabriquedestransitions.net)

• **The Long Time Project**
Le projet Long Time vise à trouver de nouveaux moyens de nous aider à nous préoccuper de l'avenir à long terme, afin que nous en prenions la responsabilité à court terme. Il vise à galvaniser l'imagination du public et l'action collective pour nous aider à être de bons ancêtres.
https://www.thelongtimeproject.org/

• **Center for Story-based Strategy**
Le Center for Story-based Strategy cultive des espaces d'imagination où l'histoire, le leadership populaire, l'organisation et la démocratie sont des stratégies imbriquées pour construire le pouvoir.
https://www.storybasedstrategy.org/

• **Terrestres : Où atterrir ?**
Livre dérangeant, qui secoue les idées, impertinent mais combien fertile en propositions. Livre récit, fiction et cri et non théorie construite et analyse rigoureuse. Comment une fiction peut-elle nous apporter un angle de vue intéressant ? Livre qui nous présente une forme de synthèse de la longue, déjà très longue réflexion de Bruno Latour concernant les défis de notre époque, la question dite « écologique » et notre perte d'orientation commune.
Un livre qui a inspiré un mouvement en France (https://www.terrestres.org/2022/07/18/camarade-latour/) mais aussi en Belgique via le RCR² (https://asblrcr.be/)

Autres projets, que l'on a repéré et qui nous ont inspiré

• **L' Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine**
La psychanalyse urbaine consiste à coucher les villes et les territoires sur le divan, détecter les névroses urbaines et proposer des solutions thérapeutiques adéquates.
https://www.anpu.fr/

• **Le Parlement de Loire**
Et si... un fleuve avait la possibilité de s'exprimer et de défendre ses intérêts ?
https://polau.org/incubations/demarche-du-parlement-de-loire/

• **Le collectif SOLON**
Solon est un organisme de Montréal qui accompagne des quartiers et des groupes citoyens dans leurs projets de transition socio-écologique. Il a organisé avec la Chaire de recherche UQAM une série de 4 évènements « Notre récit vers un monde convivial et écologique », afin de co-construire un récit (narratif) pour la Transition socio-écologique.
https://solon-collectif.org/recit-transition/

SACHANT QUE « NOUS PARTAGEONS PLUS VOLONTIERS UN RÉCIT QUE DES DONNÉES BRUTES »* , APPRENONS À LE COLORER AVEC D'AUTRES MOTS.

DES MOTS DÉCLENCHEURS D'ÉMOTIONS ET PLUS SEULEMENT COINCÉS DANS LA RAISON !

ALORS OSONS LES MOTS POUR « TRANSFORMER LES DONNÉES BRUTES EN OR ÉMOTIONNEL »**

* Adrien Rivierre

** Georges Marshall, philosophe

Ce guide a été réalisé grâce au soutien de la Wallonie

Avec le soutien de la Wallonie